

colloque « A la recherche de l'homme vivant », Univ. Lyon 3, 2011

La fabrication de soi comme menuisier

Thomas Marshall, CIMEOS (E.A. 4177), Université de Bourgogne

Lorsque nous parlons aux personnes que nous rencontrons de notre sujet de thèse de doctorat qui concerne l'apprentissage et la transmission dans le secteur de l'artisanat, la réaction la plus fréquente est de comprendre « transmission des gestes du métier ». Cela ne choque personne dans un colloque consacré à Marcel Jousse, le fondateur de *l'anthropologie du geste et du rythme*. Pourtant, il y a là une difficulté : en effet, la notion de « geste » prend pour Jousse une toute autre extension que dans le langage courant, où il désigne un mouvement intentionnel des mains et plus largement du corps, qui soit visible à l'œil nu. Pour Jousse, les termes scientifiques ne doivent pas être limités par notre échelle d'observation : un geste peut être microscopique, comme celui de l'oeil, sans qu'il soit d'une nature différente du geste de la main qui touche un objet pour l'identifier. Ce qu'on appelle usuellement des gestes techniques doivent être spécifiés, dans la terminologie de Jousse, comme des gestes corporels-manuels (à moins qu'ils n'engagent aussi la parole, faite de gestes laryngobuccaux), comme des gestes opératoires (réalisé avec ou sur des objets, contrairement aux gestes expressifs), comme des gestes de conduction (c'est-à-dire volontaires, ce qui n'est pas le cas de la plupart des gestes de perception qui s'imposent à nous). Et encore n'est-ce que la partie apparente de l'activité d'un artisan. En tant que non-professionnels, nous lui reconnaissons une habileté manuelle, la maîtrise de « tours de main »... qui sont perçus comme bien autre chose que la « pensée abstraite ». L'opposition sociale entre métiers dits manuels et métiers dits intellectuels est si bien ancrée que la psychologie cognitive est encore marquée par cette dichotomie, avec le modèle de l'être humain comme « système de traitement de l'information ».¹ Pour dépasser cette approche partielle du travail artisanal, nous nous interrogeons ici sur le fait de devenir quelqu'un à travers l'apprentissage d'un métier, en l'occurrence la menuiserie.

C'est donc la question de l'identité personnelle et de sa formation qui nous occupe ici. Mais de quoi parle-t-on ? L'identité peut être comprise comme une réalité purement psychique, mentale, faite d'images de soi, qui semble séparée de la vie du corps et de ses actions quotidiennes. On reste alors encore prisonnier de la dissociation, héritée de la philosophie grecque, entre « corps » et « âme ». Une autre approche de l'identité est de la considérer comme un fait social. De ce point de vue, on s'intéresse à des « représentations collectives » qui seraient communes à l'ensemble des

menuisiers dans une zone géographique, à une époque donnée. Elles se manifestent dans le travail par des normes professionnelles qui définissent ce qu'il faut et ne faut pas faire. Précisons que le terme d'identité professionnelle ne doit pas être compris dans le sens de ce qui est identique entre tous les menuisiers : l'identité professionnelle de chaque menuisier est singulière du fait de son histoire qui est unique. L'identité est ce qui reste identique entre soi en 2010 et soi en 2011 : en tout cas, nous avons ce sentiment d'exister avec une continuité dans le temps.² C'est pourquoi nous nous reconnaissons sur notre carte d'identité, même si nous ne ressemblons plus à notre photo et n'habitons plus à la même adresse. De la même façon, il y a un sentiment de continuité dans le fait d'exercer le métier de menuisier, malgré les évolutions techniques et économiques qui en changent la pratique. Pour comprendre la fabrication de soi, nous intégrons l'expérience personnelle de celui qui apprend en situation, qui ne peut être réduite à une réalité à l'échelle de la société.³ Mais que décrire de ce processus ? Ce qui intéresse les chercheurs en général est d'observer les interactions sociales, c'est-à-dire entre des êtres humains. La menuiserie nous fournit un terrain d'enquête permettant de prendre également en compte les interactions physiques aux matériaux, aux outils, qui passent inaperçues dans la vie quotidienne de nos contemporains. Est-ce que le rapport au corps évolue dans un apprentissage de menuiserie ? Que produit l'expérience de transformation de la matière ?

Puisque Marcel Jousse n'a pas étudié directement le travail, nous nous référons ici à lui en tant que méthodologiste des sciences humaines.⁴ Nous reprenons quelques principes pour expliquer nos choix d'enquête et d'analyse.

D'abord, trouver les bons sujets, qui sont adéquats pour révéler le phénomène à observer : Jousse reprochait aux psychologues étudiant la mémoire de se baser sur des sujets de leur milieu culturel si marqué par l'écrit, alors que d'autres milieux ne conservent leurs connaissances que par la mémoire. Dans notre cas, nous avons mené des entretiens approfondis portant sur le parcours d'apprentissage passé de deux personnes très différentes, ce qui a permis de faire émerger des éléments de vécu dont de jeunes apprentis n'ont pas conscience. Ils étaient également personnellement intéressés et disponibles pour verbaliser des événements qui les ont marqués.

Ensuite, observer plutôt qu'imaginer. Les questions qui ont guidé notre recherche ont été inspirées par un travail préalable avec un groupe d'artisans, partageant leurs problèmes et leurs pratiques, en ce qui concerne la relation avec les jeunes dans l'entreprise. Dans la phase d'enquête de terrain, notre méthodologie a dû se plier aux circonstances pour collecter des données fidèles à l'expérience des sujets, plutôt que de chercher à tester des hypothèses élaborées indépendamment d'eux. Dans l'analyse de ces entretiens enfin, nous avons collé au plus près de la cohérence de ces récits

personnels, en suivant un fil chronologique, et seulement ensuite en les organisant de façon thématique.

Un troisième principe proposé par Jousse est de se défaire des fausses méthodes pour éviter les pseudo-problèmes. Les fausses méthodes correspondent à tout ce qui peut déformer notre observation du réel. Le terme de méthode est pris ici dans le sens large de toute façon d'approcher le réel. En ce sens, le vocabulaire par lequel nous essayons de décrire, de classer, d'expliquer des phénomènes, est un outil particulièrement sensible, car il est porteur de significations préétablies susceptibles de faire obstacle à notre connaissance, tout en entretenant l'illusion de la connaissance. Nous reprenons donc à notre compte le souci de la « désinfection terminologique », qui justifie chez Jousse l'utilisation de néologismes pour désigner des phénomènes encore jamais décrits précisément.

Dans cet article, nous ne pouvons résumer l'ensemble de notre thèse, c'est pourquoi nous nous limitons à une question qui peut intéresser de nombreuses personnes, au delà de la communauté des chercheurs en sciences de la communication, à laquelle nous sommes rattaché. Nous voulons préciser également que nous ne prétendons pas dire ici tout ce qu'il serait essentiel de dire à propos de ce qu'est "être menuisier". Au contraire, notre question se veut une invitation à ouvrir une voie qui permettra des investigations nouvelles dans de meilleures conditions :

Dans le contexte de l'apprentissage de la menuiserie artisanale de la France contemporaine, qu'est-ce que les interactions physiques de l'apprenant avec les matériaux, les outils, l'ensemble des choses du métier, fabriquent d'observable ?

Certes, nous savons qu'elles fabriquent des capacités techniques, observables quand l'apprenant refait seul une opération réalisée une première fois avec l'aide d'un professionnel, là où de simples explications n'auraient pas suffi. Mais un métier ne se résume pas à des capacités techniques : y a-t-il autre chose qui soit observable ?

Une première observation significative nous est apportée par Jean-Baptiste, un artisan menuisier qui a appris son métier au début des années 1970. Pendant son adolescence, il était proche du prêtre de sa paroisse, et nous en parle en ces termes :

« Il était menuisier et après il est devenu prêtre. Il a quitté la menuiserie après son apprentissage (...). Mais il avait quand même ce côté menuisier qui était là, même s'il n'en avait fait que 3, 4 ans dans sa vie. C'est quelque chose qui marque, le fait de transformer de la matière avec ses mains. Tous les métiers manuels où on transforme, il y a une sensibilité qui reste. Le père Millot était comme ça. »

Quand Jean-Baptiste reconnaît cette « sensibilité qui reste », il désigne un résultat de la fabrication de soi, qui perdure dans le temps, même si l'interruption de la pratique fait perdre de sa compétence professionnelle, même si l'identité pour autrui change. On ne parle donc pas ici d'identité professionnelle, qui doit être confirmée par les résultats de son activité, et par le milieu professionnel qui les reconnaît. Pour tous, M. Millot était un prêtre. Pour le jeune Jean-Baptiste apprenant la menuiserie, « il avait ce côté menuisier qui était là ». Il attribue cela à une expérience d'interactions physiques, « le fait de transformer de la matière avec ses *mains* ». Il y a là une insistance sur le rapport direct entre le corps du jeune apprenant et les matériaux.

Une seconde observation nous vient d'une jeune femme qui a appris la menuiserie par un BEP en alternance, de 16 à 18 ans, entre une entreprise d'ébénisterie et un centre de formation des Compagnons du Devoir. Elle n'avait pas d'expérience préalable du travail du bois, et pour diverses raisons elle n'a pas persévéré dans cette voie ensuite. Nous l'interrogeons environ 6 ans après la fin de son apprentissage.

« Même je pense que cela m'a quand même vachement... j'ai gardé ça, d'avoir découvert le côté physique. Même si j'ai pas bossé, j'ai toujours vachement nagé, toujours gardé une sensation du corps, j'ai peut-être gardé ça. Avant c'est vrai j'étais plus molle. Je m'étais toujours arrangée pour être dispensée de sport, pas par hantise du sport mais par dégoût d'être avec les autres, dans des mauvaises ambiances de classe. C'est comme si ça m'avait un peu déliée, me rendre compte "mais en fait, je suis une meuf super sportive, vas-y". Je rigole mais voilà. »

En comparant son attitude en cours de sport, à l'école, et depuis son apprentissage, elle repère un changement qui a persisté. Elle ne peut s'expliquer comment, une prise de conscience s'est opérée, elle valorise la sensation d'effort physique et reconnaît ses propres capacités, ce qui n'était pas le cas avant l'apprentissage. Elle poursuit :

« (...) j'ai quand même fait de l'équitation de 10 à 12 ans, j'étais pas inactive non plus. Ca m'a peut-être re... avec le côté débrouillardise en plus, pouvoir manipuler les outils, expérimenter finalement "l'homme qui est en moi" on va dire si on veut grossir les choses » ; Cela a permis « de m'incarner plus dans un truc, je sais me servir des choses... [Je peux fabriquer avec des outils, des objets.] Et puis se rendre compte que c'est simple, finalement. Une fois que tu sais, il suffit juste de franchir les pas. »

En prolongement de la sensation du corps, son apprentissage manuel a aussi construit chez elle une confiance en ses capacités à agir sur le monde, en se servant d'outils. Elle identifie cela à son côté masculin, peut-être ce qu'elle a intériorisé du modèle paternel, son père travaillant dans le secteur

du bâtiment. C'est aussi une prise de conscience de ses capacités d'apprentissage, qui mettent à sa portée des activités techniques dont elle ne se croyait auparavant pas capable. Pendant la période de l'adolescence, ce BEP de menuiserie a des effets jusqu'à influencer sa façon d'être une femme.

Ces observations que nous avons recueillies à propos de la période d'apprentissage de la menuiserie de deux personnes, nous montrent des effets beaucoup plus profonds que ce que nous pouvions attendre. Du moins, ce sont des témoignages directement tirés de l'expérience. Mais comment pouvons-nous les interpréter en tant que fabrication de soi ? Les témoins eux-mêmes ne peuvent dire précisément comment ce processus a lieu. Que sont ces effets perçus ? Pour les décrire de façon plus détaillée, nous avons recours à des travaux de psychologie sociale expérimentale. La synthèse faite par Albert Bandura nous permet d'affirmer que certaines de ces affirmations verbales issues de nos entretiens sont véritablement liées à l'activité des sujets, et qu'elles ne sont pas une reconstruction verbale arbitraire. Elles correspondent à ce que Bandura appelle le sentiment d'efficacité personnelle. On peut en mesurer la portée avec des résultats expérimentaux faisant intervenir une incompétence illusoire.⁵ Dans ces expériences, on présente à des sujets une petite tâche à accomplir, et on leur demande s'ils pensent la réussir, avant de les laisser agir. On constate une forte corrélation entre l'évaluation préalable et la performance effective. Cela ne reflète-t-il pas tout simplement que les sujets connaissent leurs compétences, et que ce sont celles-ci qui déterminent la réussite ou l'échec de la tâche ? Pour le vérifier, la situation expérimentale est modifiée, de façon à ce que la tâche paraisse, de façon illusoire, beaucoup plus difficile, alors que les compétences nécessaires à sa réalisation sont en fait les mêmes que précédemment. Les résultats montrent que l'évaluation préalable faussée détermine tout autant la performance effective, dans ce cas avec un taux d'échec important, malgré une compétence comparable des sujets. Ces expériences indiquent que l'évaluation subjective de ses capacités a nettement plus d'influence sur l'activité d'un sujet que des « compétences » pensées comme des fonctions d'une machine.

Nous pouvons relever dans le témoignage de Claire plusieurs expressions du sentiment d'efficacité personnelle : « *en fait, je suis une meuf super sportive* » ; « *avec le côté débrouillardise en plus, pouvoir manipuler les outils (...) je sais me servir des choses* » ; « *Et puis se rendre compte que c'est simple, finalement. Une fois que tu sais, il suffit juste de franchir les pas.* » Nous avons parlé jusqu'à présent d'un sentiment d'efficacité portant sur une tâche précise. Ici, ces évaluations sont plus larges, elles sont le résultat d'une relative généralisation à partir d'un ensemble d'expériences personnelles. La première évaluation est fortement intégrée dans la

personnalité de Claire, car elle dit “je suis super sportive” plutôt que “j’ai de super capacités en sport”. La seconde évaluation est une généralisation de son apprentissage de la menuiserie à des capacités génériques à servir d’outils, elle se sent apte à faire face à des tâches techniques, là où d’autres personnes peuvent au contraire anticiper des difficultés, un échec. La troisième évaluation citée ici porte sur la capacité à fabriquer des choses de ses mains et à progresser dans ce domaine. Ce qui lui paraissait auparavant hors de portée devient lors de son apprentissage une succession de tâches plus simples, que l’on acquiert progressivement, “pas à pas”. Même s’il ne faut pas réduire les effets de ce parcours d’apprentissage seulement à des évaluations d’efficacité personnelle, on constate chez Claire que des affirmations très significatives de cette nature sont attribuées, 6 ans après, à cette expérience de la menuiserie. La “fabrication de soi” est bien ici à l’oeuvre, puisque ces sentiments d’efficacité ont été transposés en dehors du domaine de la menuiserie, et continuent de jouer un rôle dans la vie de Claire.

En effet, rien ne garantit qu’un sentiment d’efficacité perdure dans le temps. Ce n’est pas parce que vous saviez jouer du piano à l’âge de 10 ans, que vous vous sentirez capable d’en jouer à 20 ans. Ce sentiment d’efficacité doit être régulièrement actualisé, confirmé par la pratique. En revanche, si une capacité perçue par le sujet se maintient indépendamment de sa mise en oeuvre, et même malgré des échecs, on peut alors parler d’une croyance d’efficacité. Cela ne change pas la nature de l’évaluation qu’une personne fait de ses capacités, la différence étant qu’elle y adhère très fortement, peut difficilement la remettre en cause, ce qui lui garantit une plus grande constance et longévité. Et si le “soi” peut être défini comme un ensemble de croyances (dont les croyances d’efficacité, mais pas seulement), alors ses parties sont observables.

Pour revenir à notre question de départ, il faut nous demander maintenant comment des interactions physiques entre un apprenant et des matériaux, des outils, peuvent fabriquer des croyances d’efficacité. C’est là que la pensée de Marcel Jousse peut nous aider beaucoup à approfondir le sujet, sans passer par le modèle du système de traitement de l’information. En effet, pour décrire très concrètement ce qu’est une croyance d’efficacité, nous pouvons partir de la définition de l’interaction comme « un agent agissant un agi ». Une croyance telle que « je suis capable de planter un clou sur une planche » signifie que l’interaction suivante est possible :

« moi enfonce un clou au marteau dans une planche. »

Il s’agit là d’un geste interactionnel, dont on peut se faire une simulation interne, ou “rejeu”, sans même passer par la verbalisation. Et d’ailleurs, la différence entre les deux phrases ci-dessus ne change pas le geste, la présence du marteau étant sous-entendue dans la première, tout comme le fait que la planche soit en bois. Cette croyance est donc faite d’un geste

global, qui préexiste à sa mise en mots : c'est un mimème, alors que dans cet article je ne peux l'exprimer que sous forme d'un algèbre graphique.

Dire que ces croyances se forment par l'expérience, peut être analysé de façon plus précise en s'intéressant à l'intussusception dans le travail. Jousse nous fait comprendre ce terme par le geste étymologique sous-jacent : ramasser, cueillir (suscipere) pour mettre en soi (intus). Toutes les interactions qui se produisent, à travers ses organes sensoriels, entre l'apprenant et son environnement de travail, façonnent progressivement une multitude de mimèmes, qui restent pour la plupart non-conscients. Notre intention n'est pas ici d'étudier la richesse incroyable des mimèmes d'un menuisier. Nous nous contenterons d'en donner quelques exemples : les essences de bois sont de couleur, d'odeur différente, mais aussi de dureté et de structure variable, que l'on ressent dans leur résistance à l'outil, par exemple une scie. Les machines-outil transforment le bois de façon différente selon des réglages comme la vitesse, selon le sens du fil du bois. Ces interactions peuvent être perçues par des bruits caractéristiques, par de la chaleur aussi en cas de frottements excessifs... Former une croyance d'efficacité suppose que ces mimèmes puissent être rejoués à vide, c'est-à-dire en dehors de la situation, par anticipation. C'est ce que Jousse appelle l'intellection des mimèmes. Tout cela constitue une "sensibilité" comme le disait Jean-Baptiste, qui reste présente chez un être humain, même s'il n'a plus l'occasion de transformer le bois.

En guise de conclusion provisoire, nous pouvons dire que la fabrication de soi, qui a lieu dans un apprentissage professionnel comme celui de la menuiserie, est susceptible de s'observer de plusieurs façons : on peut en repérer des produits, par exemple par l'expression a posteriori de croyances portant sur ce que la personne peut faire ; lors de l'apprentissage lui-même, on peut aussi prêter attention, non seulement aux interactions de l'apprenant avec les autres professionnels, mais aussi à l'expérience sensorielle qu'il reçoit dans sa propre action de transformer un matériau par des outils. Ces deux voies, ici esquissées, permettent de mettre en évidence la richesse de l'apprentissage d'un métier manuel, au delà même des savoirs techniques spécialisés qu'un ouvrage professionnel peut formaliser. Cette richesse est à la fois corporelle et intellectuelle, personnelle et collective. C'est un monde méconnu, si ce n'est par quelques uns ayant approfondi la prise de conscience de leur vie d'homme de métier. Il est nécessaire de l'investiguer scientifiquement, et ainsi de redonner toute sa valeur à ce « montage de gestes », à la fois stable et vivant.

¹ *De l'homme ordinateur à l'homme mimeur – Actualité des recherches de Marcel Jousse (1886-1961) en sciences de l'information et de la communication et en sciences cognitives*, mémoire de 1^{ère} année du Master Communication et Médiations, 2005, Université de Bourgogne. Document numérique sur demande à l'adresse thomas.marshall@no-log.org

² Edmond-Marc Lipiansky, *Identité et communication – l'expérience groupale*, P.U.F., Paris, 1992.

³ Claude Dubar, *La socialisation*, Armand Colin, Paris, 2002. Dubar apporte une distinction entre identité pour soi et identité pour autrui, bien plus pertinente que de séparer une composante individuelle et une composante collective de l'identité sociale.

⁴ Cet aspect des travaux de Jousse apparaît peu dans son œuvre posthume, il est développé dans plusieurs cours, consultables sur les CD-ROM édités par l'association Marcel Jousse.

⁵ Albert Bandura, *Auto-efficacité – le sentiment d'efficacité personnelle*, De Boeck, Bruxelles, 2003 - chapitre 1, 4.6.